



Des Maquis de France à Dannemarie

Sur la route de la Brigade Alsace-Lorraine

TERRE d'Alsace ! Il y a près de dix ans, alors qu'une ombre s'était penchée sur vos étendues valonnées, il s'est trouvé que vous puissiez renouveler le miracle de votre Histoire.

La silence emplissait les nuits de France, semblable à ces calmes farouches, entre deux tempêtes et pourtant... à ceux qui savaient prêter l'oreille, il était facile de percevoir, infime, mais combien vivant, le souffle régulier de millions de poitrines. C'était l'attente, sourde, longue, ar-



dente ; c'était la peur avec son infamie honte et ses sueurs froides ; c'était la mort et... toujours le silence... et puis... veille.

Terre d'Alsace ! c'est par vous, vos richesses, vos vallées, vos villages et vos villes, vos champs et peut-être, et surtout par votre force du passé, du présent et de l'avenir, par votre puissance séculaire, qu'une part de vous-mêmes et qu'une part de nous-mêmes,

sans doute, s'est réveillé brutalement. C'est le départ de la grande aventure, faite de milliers d'aventures personnelles. C'est le commencement d'un geste qui ne fait que débiter l'entêtement ; c'est le combat pour chacun d'exister vraiment et de le prouver. La « Brigade Alsace-Lorraine » fit aussi le geste et très simplement, le porta très haut, comme elle se devait de le faire.

On pourrait citer deux vers :
« Nous partimes cinq cents ; et
[par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en ar-
rivant au fort. »
et Corneille aurait tout bonnement écrit leur histoire, mais leur caftaires et plus que leur tragédie propre, c'est celle de tous ceux qui dans l'obscurité ne pouvaient sans crainte, affronter le péril. C'est le drame d'un peuple, d'une époque et d'une humanité et c'est pourquoi, touchant le fond de la misère et de la souffrance, ils se sont élançés d'un bond vers un avenir éblouissant.

La chose n'a point été facile. Il appartient à la vérité de se faire jour et de révéler leur tourmente, et aussi leur tâche noble qui efface dans l'éclat de ses vertus, leurs peines d'hommes. Ils ont rampé jusqu'à vous terre ancestrale, cherchant en longs tâtonnements, ceux dont l'amour montait des profonds échos. Les lendemains qui chantent ne pouvaient que leur être familiers. Nous le sentons aujourd'hui.

Faire le récit de leur épopée, ne nous appartient pas, ils ont écrit leur effort et leur destinée en lettres de sang aux emplacements mêmes de nos labours et de nos vignes. Les chemises et les ruines parlent encore d'eux, notre victoire aussi... Que faire alors ? sinon de leur demander à eux-mêmes de revivre un peu, leur propre légende, qui est entrée dans la NÔtre, très grande et très pure.

Le départ de la « Brigade »

La Brigade « Alsace-Lorraine » est née de la résistance et de l'espérance des Alsaciens-Lorrains réfugiés en France.

Contez ici toutes leurs activités dans la clandestinité, ce serait beaucoup trop long. Seulement que Jean Nocher, Marcel Cochet et des hommes comme Marcel Kibler (commandant Marceau) et Paul Dangles

(capitaine Schneider) s'occupèrent activement en compagnie du colonel Guy d'Ornant (à cette époque cdt Marchal), du commandant Ancel et de Bernard Metz, de grouper la jeunesse alsacienne-réfugiée pour l'associer à l'action de la résistance française. De son côté l'abbé Pierre Bockel continuait son travail de prospection et d'organisation d'effectifs qui devait assurer à l'automne 1943 six centuries très bien encadrées : deux à Limoges, trois à Périgueux et une à Toulouse.

Mais à ces diverses unités, il manquait un chef unique, un armement suffisant et du carburant. Les difficultés amoncelées devaient pourtant être résolues grâce aux possibilités qui s'offraient avec l'appui du colonel Berger (André Mairaux) et du colonel Jacquot.

Le colonel Berger, évadé de la prison de Toulouse, prit lui-même l'affaire en mains, mais dès le début il se heurta à l'opposition de chefs territoriaux. C'est ainsi que le colonel Rivier, D.M.R. de Limoges, refusa son accord au projet du colonel Berger.

Finalement le colonel Jacquot reçut du colonel Pfister, alors adjoint du général Bertin, chef des F.F.I. de la Zone Sud, l'ordre nommant le colonel Berger au commandement de la Brigade « Alsace-Lorraine ». Du même coup, le colonel Jacquot était nommé commandant en second, pendant que le commandant Piéls était chargé de l'organisation de tous les effectifs Alsaciens et Lorrains de la Région Militaire de Toulouse.

Le choix de la dénomination « Brigade Alsace-Lorraine » revint au colonel Berger dont la présence à la tête de la Brigade ne trouva pas de suite l'approbation de tous. Mais très vite les distinctions partisanes effacèrent devant la sincérité de sa position et un véritable regroupement s'effectuait, auquel n'étaient non plus étrangers, le commandant Chamson, le capitaine Prät, le général Noettinger, le colonel Kuhlmann et Landwerlin, qui avait déjà servi comme officier de maquis, en Savoie, aux côtés du capitaine Dopff et des lieutenants Hohl et Jérel.

Il ne faut point omettre de souligner que l'ordre de mission du colonel Berger, reconnaissait la caractère autonome de l'unité dont il prenait le commandement.

L'autonomie apportait sans doute un cachet pittoresque à cette brigade de « brigands » comme la reconnaissent avec quelque humour, ses propres éléments, mais ce ne fut pas toujours rose et il fallut ruser souvent pour assurer le ravitaillement. Des prodiges de toutes sortes furent accomplis, comme on s'en doute.

Lorsqu'elle atteint les Vosges et s'engagea dans les premiers combats pour la libération de l'Alsace, la Brigade était définitivement formée et comprenait les bataillons « Metz », « Mulhouse », « Strasbourg » et « Bel-fort » se répartissant en compagnies aux noms évocateurs : Iona, Verdun, Barck, Kléber, Vich-Armand, Ney, Rapp...

Visages de chefs

Il n'est sans doute point besoin de vous présenter leurs chefs, ils sont déjà trop connus, pour qu'on puisse apporter à votre connaissance un fait nouveau et des personnes qualifiées ont su parler d'eux en termes clairs et justes. Mais essayer de résumer l'histoire de la Brigade sans nommer et vanter les qualités de ses cadres, serait une gageure.

Tous ceux qui ont pu aborder de près André Malraux, le colonel Berger, savent quelle puissance d'envoûtement il exerce sur chacun. Sa personnalité débordante devait conquérir ses hommes dès la première rencontre et insuffler à la troupe cet esprit qui l'anima jusqu'au terme de sa randonnée. Comme nous l'avons dit plus haut, il venait de sortir de la prison de Toulouse. Mais au lieu de se dérober ou de prendre quelque repos bien gagné, il se mit à la tâche.

Pour lui, amoureux d'espace et de liberté, assoiffé d'aventure, prendre les rênes de la Brigade n'était qu'une suite logique et normale du devoir qu'il s'était tracé. L'occasion lui était offerte une fois de plus, de faire mon-

tre de ses dons généreux et de servir son idéal, il ne pouvait en aucun cas se refuser à apporter son aide à une cause noble qui devait, dans sa mesure, dépasser ceux qui la servaient.

« Quand la Providence à quelque dessein, li ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César ». Tout est grand, ajoutons-nous, à l'insu de Balzac, en pensant à Malraux et à son génie conducteur.

Oui, du génie, quoiqu'il se défende d'en avoir, un génie qui nous pousse à dire que c'est l'homme de tous les siècles, comme de tous les pays, un génie de penseur qui se double d'une

âme de héros. A la Brigade, son equirage est resté légendaire; les hommes savaient qu'il payait de sa personne et au plus fort de la mêlée, ils sentaient auprès d'eux la silhouette

svelte et confiante du Chef. Il était l'exemple vivant, qui ranime les courages et donne à chacun la force de ne point faillir. Tranquille et calme, il bravait la mort. N'a-t-il point eu cette phrase touchante, alors que son unité approchait de la terre alsacienne: « Il me serait doux, d'être frappé d'une balle en plein cœur et de mourir ici, en Alsace ».

Derrière lui venait le colonel Jacquot (actuellement général) — appelé « le colonel passoire » en raison de ses trois blessures reçues en cinq jours. Stratège et comme il le dit lui-même « ayant la charge terrible de représenter l'armée auprès de la Brigade », il seconda le colonel Berger dans la conduite des opérations.

Un trait marquant de son caractère nous est donné dans le carnet de route du lieutenant Landwerlin.

« Le 7 octobre, attaque générale en direction du Thillot. A 11 h. 30 le lieutenant-colonel Jacquot décide de progresser vers le Haut de la Parère en direction de la Moselle... »

« A 11 heures, le capitaine Dopff se lance en avant. Le lieutenant-colonel Jacquot qui suit de très près la manœuvre, debout au milieu de ses hommes, est grièvement blessé par une balle de mitrailleuse. Quelques jours après, le colonel Jacquot, à peine remis de ses blessures, passait en revue certains éléments du Bataillon « Mulhouse ». Avouons humblement que des chefs d'une telle envergure ne pouvaient que attirer l'estime et la confiance de leurs hommes... »

Heureuse « Brigade Alsace-Lorraine » pourrez-vous oublier vos triomphes et le privilège d'avoir appartenu à de telles figures.

La « Brigade » entière dans la guerre

Du 24 septembre 1944 jusqu'à la libération de l'Alsace les opérations menées par la « Brigade Alsace-Lorraine » au sein de la 1ère Armée Française comportent trois phases principales :

- 1) Combat dans les Vosges,
- 2) Pénétration en Alsace,
- 3) Défense du Rhin.

27 nov. 49



Au cimetière de Dannemarie, devant la stèle élevée en souvenir des morts. — On remarque le général Schessler, M. le Sous-Préfet Bockel, le colonel Borghet-Desbordes, le colonel D'Omanet, le général Nœffinger, le capitaine Paul Mayer, etc...



André Maunax le colonel Berger commandant la « Brigade Alsace-Lorraine »

Le capitaine Dollfus marche sur Belfort avec son commando Belfort.

Le 24 novembre, au soir le commando Strasbourg cantonne en terre alsacienne à Biesel.

Le 25 novembre dans la soirée, la Brigade atteint Carspach. Elle cantonne à Altkirch.

Le 28 novembre, la brigade est établie dans le secteur entourant Altkirch.

Le commandant Ancel blessé au début de l'attaque est évacué. Le chef de bataillon Dopff prend le commandement.

Le 27 novembre Dannemarie est libérée et le commando du commandant Dopff, regroupé, part en progression vers Mulhouse.

Décembre et janvier 1944-1945 en vue de renforcer la défense de Strasbourg, la Brigade Alsace-Lorraine est dirigée sur cette ville. Le Rhin restera aux nôtres.

Dernier appel

« Alsaciens et Lorrains de cette unité, venus spontanément à la bataille, peuvent être fiers de la part qu'ils ont prise à la Bataille de l'Alsace ».

Tel est rédigé, un des paragraphes de l'Ordre No 3, du général Tourret du Vigier au moment du départ des bords du Rhin de la « Brigade Alsace-Lorraine » et nous ne saurions, mais foi ajouter grand chose, à ce témoignage direct.

Solxante deux morts, plus de deux cents blessés, voilà le lourd tribut payé à la France par une élite digne des grandes traditions de notre Pays. Et là se termine l'Histoire merveilleuse de la « Brigade Alsace-Lorraine ».

« Puissent les petits enfants de ce sol ravagé se souvenir de ces hommes libres, d'une unité qui ne connaît par un Conseil de guerre; de ces soldats qui n'ont pas oublié leurs chefs et peut-être, de ces chefs qui n'ont pas oublié leurs soldats... » écrit André Malraux.

Soyez sans crainte mon Colonel, personne ne pourra oublier que la petite lumière venue des fonds des ténèbres fraternelles, c'est vous et votre « Brigade » qui l'ont apportée — Qui donc oserait l'éteindre. D. Borson.

La renommée que tous ces hommes avaient déjà acquise au Maquis eut sa confirmation dès le début de leur mise en ligne le 27 septembre dans la nuit. Le lendemain il revenait au Commando Verdun, l'honneur de « stopper » les violentes attaques d'unités ennemies réputées. Vêtus misérablement sans casques, sans couvertures; dans le froid et sous la pluie, ces F.F.I. d'hiver, apprennent à devenir des combattants.

Rélater toutes leurs actions, nous semble impossible, et nous nous bornerons (qu'ils veuillent bien nous excuser) à donner quelques aperçus sur les batailles alors engagées. Nous savons déjà qu'ils se battent farouchement, en vainqueurs, et c'est là le principal.

Le 21 novembre ils cantonnent encore en Haute-Saône.

Le 23 novembre, à Florimont, le chef de bataillon Dopff, commandant le Bataillon Mulhouse, reçoit pour mission de :

« empêcher l'infiltration ennemie venant du Nord par le bois de Seppois ».

« garder libre le tronçon de la route traversant le bois de Seppois, pour le passage des convois ».

Pour cela : commando (Kléber, capitaine Linder); 1 section (Viellard, lieutenant, Picard); 3 chars légers; Mais l'Alsace est à deux pas, les hommes ne peuvent rien ne pourra les arrêter.

Le capitaine Linder blessé, le capitaine Focher blessé, c'est le capitaine Meyer qui prend le commandement du commando.



Au cours d'une prise d'armes dans le Bas-Rhin, une remise de décorations. En parlant du premier plan, on reconnaît le capitaine Dollfus, le commandant Dopff, le colonel Kuhlmann, le capitaine Grossot et le général Jacquot.

CINQ ANS APRES... A DANNEMARIE



27 novembre 1944-1945



Le chef de bataillon Dopf

Un journal gris enveloppe la petite place de Dannemarie, en ce dimanche matin du 27 novembre 1949. Les volets fermés donnent aux maisons basses, cette allure endormie chère aux villages d'Alsace pendant les saisons d'hiver. Rien ne bouge apparentement et, si ce n'étaient les drapeaux qui flottent très haut, sur les toits des toits, on ne devinerait pas qu'il se passe ici même, un grand événement.

Brusque changement de décor vers 8 h. 30. Sur les graviers ratissés, autour de l'ancien préau, les roues des voitures grincent brutalement. Les portes s'ouvrent, des appels jallissent à chaque arrivée et soulignent la joie qu'ont tous ces hommes de se revoir. Dannemarie se réveille ! Dannemarie, après cinq ans, reçoit à nouveau les mêmes hommes, ceux de la « Brigade Alsace Lorraine ».

Beaucoup sont là depuis la veille. Ils viennent de loin : Paris, Annecy, Strasbourg, d'autres villes, d'autres régions. Ils sont là, un peu gauchés, ne se retrouvant plus sous leurs « détroques » civiles, sous leur masque de gens sérieux, revenus à une vie normale, à une existence coutumière. Pour le spectateur neutre, c'est un peu l'impression des « Anciens de St Loup » qu'ils donnent en ce moment ; mais leur amitié est plus solide que celle forgée sur un banc de Lycée. Ils viennent de la grande bataille et les morts leur servent de traits d'union.

— Bonjour, mon capitaine, comment allez-vous !
— Tiens ce vieux V, toujours perché...
— Vous avez vu Serge Bromberger, où il est venu de Paris.
— Je vous présente ma femme
— Et moi j'ai deux enfants.
— très bien « Toubib »...

— Alors, que fais-tu, où perches-tu ?
Les questions fusent, pensez donc : cinq ans et tant de souvenirs colportés, et tant de moments passés ensemble, bons et mauvais et pu's...
Cette place de Dannemarie, où le 27 novembre 1944, on atteignait côte à côte le premier village d'Alsace.

Ils n'ont point oubliés et ceux qui sont arrivés dans les journées précédentes et ceux mêmes qui devront repartir, la nuit, chercheront sur ce terrain, comme le nomme le Capitaine Meyer, les traces des combats, leurs propres traces. Tout aura changé, ils passeront plusieurs fois devant une ferme où ils ont logés une nuit, sans la reconnaître ; les murs crépis à la chaux ont fait place aux pierres descellées et frappées par la mitraille, ils ne sauront plus très bien, puis tout à coup verront nettement, c'est la même qu'un copain est tombé ; au carrefour plus loin un char flambait ; dans ce fossé ils ont attendu une nuit ; au coin de ce bois ils sont partis à l'attaque. Cinq ans ! et ils refont la même route que les a conduit presque qu'il y ait rendez-vous qu'ils s'étaient assignés, ils foulent le même sol où s'est inscrit leur destinée. Eternel retour, est homme !

Parmi les exemples de souvenir et de fidèle reconnaissance, qui rattachent les civils aux militaires, il en est un que nous citerons.

Alex Spiehlmann, un des premiers soldats de la Brigade, entré à Dannemarie, se présente dans la maison de Mme Vve G. pour sortir le dra-



A la sortie de l'église : M. le sous-préfet, le général Schessler, M. l'adjoint au maire et M. le maire de Dannemarie, le général Jacquot, M. Perrin, maire d'Altkirch et le colonel d'Ormant.

peau. La brave femme émue, promet au libérateur, un cadeau pour sa réintégration dans la vie civile. Mais la guerre continuée, Spiehlmann doit suivre. Il ne reviendra que ce dimanche de novembre 1949, et le paquet promis, l'attend. Un magnifique trophée de travail, auquel il ne pensait certes plus, en allant sauver la maison qui l'avait accueilli cinq ans auparavant.

Est-il quelque chose de plus touchant que ce geste qui résume à nos yeux toute la compréhension, toute la sincérité qui unit les libérateurs et les libérés en ces jours de fièvre et de gloire.

Près de la mairie, un peloton de fantassins venu d'Altkirch, forme les faisceaux face aux carrés des jeunes musiciens, et des pompiers de la section municipale. Le sous-préfet d'Altkirch, toujours du maire de Dannemarie et du conseil municipal au complet accueillent le général Schessler, le général Jacquot, l'extracolonel « Edouard », actuellement adjoint d'Etat-major de l'armée, le général Noettinger et les anciens of-

ficiers de la « Brigade » ainsi que le colonel Borgnis Desbordes, représentant le général Zeller, commandant la 8e Région, et le Lieut. Colonel Dormant, ancien chef de la Résistance d'Alsace et de Moselle et représentant le général Gruss, gouverneur militaire de Strasbourg.

Un charmant groupe de petites alsaciennes offre au représentant du gouvernement et aux officiers de belles gerbes, avant la revue par un détachement de troupe et des sociétés.

La plus grande animation règne maintenant dans la petite ville et c'est un immense cortège qui se dirige vers l'église où doit se dire une grand'messe chantée.

Coquette, la grande Nef, contient difficilement le flot des « anciens » et des habitants qui gagnent leur place au milieu de deux files de soldats, l'arme au pied.

Les regards se lèvent vers la chaire de bois sculptée, aux premiers accents du serment. Tout le monde a reconnu l'abbé Bockel, l'ancien au-

monier de la «Brigade»... «Pierrots», pour les amis.

Le sermon de l'abbé BOCKEL

«Faites paraître, Seigneur, votre puissance et venez... car ceux qui vous attendent ne seront pas confondus.»

Pourquoi, citoyens de Dannemarie, n'avez-vous pas accepté la loi du vainqueur de 1940? Pourquoi n'avez-vous pas écouté la voix de la raison qui vous disait alors que l'Allemagne avait toutes chances de terminer victorieusement la guerre, et que l'on gagne toujours à se mettre du côté du plus fort?

Pourquoi, dites-moi, n'avez-vous pas entendu les appels répétés d'une propagande habile, qui vous faisait d'alléchantes promesses si vous consentiez à plier le genou devant l'idole? Alors que tout vous engageait à la voie la plus facile : celle qui vous mettait à l'abri d'une police redoutable et de tous les risques de l'insoumission, celle aussi qui vous épargnait désormais les fatigues de la réflexion, pourquoi avez-vous préféré les angoisses de l'insécurité, les souffrances de Schirmeck et de la déportation, l'existence compliquée, épuisante, dangereuse des insoumis?

Quelque chose au plus profond de vous et dont vous sentiez que c'était la meilleure part de vous-mêmes, vous sollicitait de préférer le sentier rocailleux de l'honneur et de la grandeur à la pente facile de la lâcheté et de la démission.

Et vous avez attendu avec l'espérance, de cette foi qui vous caractérise, que le Seigneur comblât cet appel mystérieux et puissant qui retentissait au fond de vos cœurs.

«Faites paraître, Seigneur, votre puissance et venez...» Sachant bien que cet appel, que cet élan, que ce climat d'Avant vous situait dans la ligne de tous ceux qui dans l'histoire ont attendu le royaume de Dieu et qui, à ces instants, se sont en quelque manière concentrés en vous, les Patriarches, et les Prophètes, et Siméon, et Jean-Baptiste, et Marie, et toutes les générations croyantes, sachant bien aussi que le Dynamisme, cette force intérieure, constituait en vous comme en eux une manière de présence de Dieu, la part divine, ce par quoi nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu — «Heureux ceux qui ont faim et soif de justice.»

Quant à vous, soldats de la Brigade Alsace-Lorraine, et vous combattants de la 5e Division Blindée, c'est sans peine, n'est-ce pas, qu'en cette journée du 27 novembre 1944 vous vous êtes en quelque sorte reconnus en ceux-là mêmes qui vous y accueilleraient les bras ouverts parce que le geste que vous avez accompli et dont Dannemarie ne constitue qu'un des sommets, ce don de vous-mêmes auquel vous avez consenti librement, conscient des risques qu'il comportait, pour une cause qui vous dépassait, celle de la liberté des hommes, et à laquelle vous sentiez alors au fond de vous-mêmes, avouez-le, que

Dieu n'était pas étranger, cet élan qui vous a amenés jusqu'ici pour la libération de ceux qui attendaient la liberté, procédait en vérité de la même grandeur, du même appel mystérieux que celui qui retentissait depuis quatre années au cœur de la cité qui vous recevait.

C'est bien parce que nous sommes attendus que nous nous sommes rencontrés

Mais qu'avons-nous attendu? Et qu'avons-nous, au fond, rencontré?

O, dites-moi, n'avez-vous pas le sentiment d'être engagés dans une aventure sacrée? Sacrée, tout au tout, par la manière dont vous l'avez réalisée, que par la cause qui l'a déterminé. Permettez-moi, ce matin, mes amis, de vous révéler l'origine de ce sentiment parce qu'il me paraît essentiel d'être lucide sur les choses dont il importe qu'elles aient un lendemain. Amis, qu'avez-vous rencontré en 1944? Vous vous êtes d'abord rencontrés avec vous-mêmes. Votre détermination, votre engagement libre, vous a permis de vous révéler à vous-mêmes dans votre meilleure part, dans ce qu'il y a en vous de plus beau, de plus généreux, de plus noble, dans ce qui, en vous, vous dépasse et n'a pu être déposé en vos âmes que par Celui qui seul domine et pénètre les cœurs. C'est finalement Dieu qui vous attendait au-dedans de vous-mêmes et qui vous a permis de Le rencontrer ou, du moins, de le côtoyer parce que vous aussi vous l'avez attendu et cherché, peut-être inconsciemment, à travers votre réponse, votre Fiat généreux à l'appel que seul Il pouvait mettre en vous.

Quelques-uns parmi vous, je le sais, ont été saisis, tel l'Apôtre Paul sur le Chemin de Damas, par le caractère ineffable de cette rencontre, véritable préfigure des Noces éternelles.

Combattants, qu'êtes-vous venus faire à Dannemarie? en ce 27 novembre 1944? Quel était votre principal objectif? — Tuer le plus d'ennemis possible? Nous ne sommes pas des meurtriers. — Démolir des maisons, anéantir? — Ce n'est pas l'instinct de destruction qui nous animait — Parader? — La pureté de notre geste de départ qui s'inscrivait si manifestement sur nos guenilles n'autorise pas semblable supposition — Alors?

Alors, tout simplement, nous sommes venus rendre à une population en état d'esclavage la liberté, la liberté dans le cadre de la patrie française où, si spontanément s'insorit le pays d'Alsace. Avides nous-mêmes de cette liberté fraîchement reconquise, nous sommes venus en toute fraternité, l'apporter à ceux qui en étaient encore dépourvus et rependant assoiffés. Et alors je ne puis étouffer la voix du Maître qui suggère : «Tout ce que vous ferez à l'un de ces malheureux, c'est à moi que vous le ferez.»

Gens de Dannemarie, vous étiez ces malheureux, ces vivres avec qui le Seigneur Jésus, si volontiers se confond. Et nous allions vers vous, et voici que, dans ce geste d'amour que vous attendiez, le Christ nous attendait encore.

Gens de Dannemarie, si aujourd'hui vous nous accueillez avec le même enthousiasme et la même chaleur qu'il y a exactement cinq ans, c'est parce que, sans doute, vous avez su nous regarder au-delà des apparences; vous avez compris alors que derrière nos allures sauvages, derrière nos visages mal rasés et nos allures de maquisards rompus à une honnête rapine, se cachait des âmes grandes, des intentions pures, des volontés droites, en un mot une odeur de Dieu. Nous vous apportons, avec la libération, un air de liberté, cet air de liberté qu'à pleins poumons nous avions respiré dans les bois du Midi de la France et sur les champs de bataille des Vosges. Qui, ces visages redoublés, redoublés peut-être pour certains des bien-pensants, avaient en vérité des visages d'hommes libres, c'est à dire de gens prêts pour être, pour devenir des fils de Dieu, si déjà ils ne l'étaient.

C'est parce que nous nous sommes attendus que nous nous sommes rencontrés et mystérieusement reconnus.

«Faites paraître, Seigneur votre puissance et venez... car ceux qui vous attendent ne seront pas confondus.»

Comment? — mais ne voici-t-il pas que nous sommes retombés dans la confusion? — Rien ne semble plus aller — c'est la déception qui nous entoure, le dépit et le désespoir qui étirent ceux là mêmes qui ont le plus espéré parce qu'ils ont le plus donné.

«A quoi tout cela a-t-il donc servi?»

Mes frères, ceci me paraît être un problème mal posé. Comment ceux qui, voici cinq ans, ont su regarder au-delà de la terre, peuvent-ils aujourd'hui — comme s'ils ne se souvenaient plus — n'attendre quelque chose que de la terre? Par quelle dégradation ceux qui sont parvenus à dépasser le plan des apparences ne s'arrêtent-ils aujourd'hui qu'à ce qui se voit, alors qu'ils avaient si éruditement compris que l'essentiel était invisible aux yeux.

«A quoi cela a-t-il donc servi?» Mais auriez-vous déjà oublié que le geste que vous avez accompli vous-même était un geste gratuit, un geste qui parle en lui-même toute sa valeur et dont l'efficacité certaine ne saurait se traduire en termes algébriques, mais s'exprime dans les prolongements parfois mystérieux et souvent invérifiables, qui s'étendent dans toutes les dimensions de ce monde d'amour



qu'est le royaume de Dieu, ce royaume tout entier présent et avenir, terrestre et céleste, personnel, intérieur et social.

« A quoi cela nous a-t-il donc servi? » Mystérieusement, le geste noble, l'acte d'amour, l'acte gratuit d'un moment, s'irradie infiniment à travers tout le corps, le vivifiant et l'enrichissant jusqu'à la vie éternelle. Et visiblement, qu'attendez-vous donc? Sommes-nous seulement en droit d'attendre de voir de nos yeux l'édifice, dont nous n'avons peut-être posé qu'une pierre. Ecoulons seulement le Seigneur nous dire: « Autre est le semeur et autre le moissonneur ».

« A quoi cela nous a-t-il donc servi? » Oserions-nous mes frères proférer un tel blasphème à la face de ceux des nôtres qui sont morts et qui sont en cette heure plus près de nous peut-être qu'ils n'ont jamais été, ceux qui, ce matin, emplissent mystérieusement cette église. Car il s'agit en vérité de savoir si l'évocation que nous faisons de nos morts veut rappeler une défaite, ou au contraire, célébrer une victoire. Si ces camarades dont le souvenir nous envahit ont été simplement victimes de la mort, ou au contraire, s'ils ont vaincu la mort. Il s'agit de savoir si le geste essentiellement libre de ces hommes qui se sont offerts pour la liberté des autres, les a simplement précipités dans le tombeau, ou néant, dans l'esclavage d'une mort définitive, ou au contraire, s'il leur a fallu la suprême liberté d'une vivante immortalité. Il s'agit de savoir, enfin si leur sacrifice n'a eu pour la cause qu'ils défendaient, que la douteuse efficacité d'un instant, ou si au contraire, il prend une valeur éternelle. « O mort, où donc est la victoire »?

La réponse, écoutez-la: c'est un de nos camarades tombé au Bois le Prince au 30 septembre 1944 qui va nous la livrer. Ainsi s'exprimait-il dans la dernière lettre qu'il lui écrite: « tout à l'heure nous montons en ligne. Joie. Enfin pouvoir offrir. L'attente est remplie ou va l'être. Il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie: je me demandais alors si j'en aurai l'occasion. La nuit est belle. » Et la dernière page d'un carnet de notes retrouvé sur lui s'achevait ainsi: « 29 septembre. Fin de sa mort — un des plus beaux soirs de ma vie. Pour un dernier soir, comme ce serait bien. Tu sur l'église de Carrières. Et tout par amour — 1944 ».

Inutile de dire qu'un pareil sacrifice...

Peut-être, mes frères, otez-vous abandonner la question: « A quoi bon? » Mais je sens très bien que vous n'avez pas encore renoncé à votre rôle de spectateur de ce pauvre lendemain qui est sans proportion avec la grandeur de l'aventure que nous faisons.

Je veux bien à présent que nous nous comprenons n'est ce pas, sur l'essentiel, nous dire que je parle de votre destinée, mais non

point votre désespoir — et vous communiquer tout ensemble le sentiment du chrétien sur cette affaire et ses raisons d'espérer.

Les grands événements, voyez-vous, ne peuvent avoir de lendemains dignes d'eux-mêmes que dans la mesure où ceux qui les ont héroïquement menés, conscients de leur permanente responsabilité, demeurent dans la ligne de leur propre expérience, bien plus, dans la ligne montante de cette expérience.

Gens de Dannemarie, combattants de la Brigade et de la 5e D.B., souvenez-vous de ce que vous avez attendu en 1944, et souvenez-vous surtout de ce que cette attente, chargée de foi, d'espérance et de fraternité, vous a donné de rencontrer de divinément grand en chacun de vous et au milieu de vous.

Et qu'attendez-vous aujourd'hui? N'auriez-vous pas tout simplement cessé d'attendre, ou attendez-vous seulement que ça se passe? Ou, — « à chacun son tour », comme on dit — auriez-vous remis à d'autres le soin de témoigner aujourd'hui des valeurs dont ils n'ont pas été capables de témoigner hier avec vous. — Hommes libres, seriez-vous par hasard démissionnaires de votre liberté et de votre noblesse? A ce pays qui plus que jamais a besoin de grandeur et de pureté, lui refuseriez-vous la vôtre, l'abandonneriez-vous aux mains de ceux qui ont refusé de passer au creuset de l'épreuve? Pensez-vous que les circonstances, soient-elles qu'à l'heure des purgatoires, nécessitent de succéder à l'heure des habiletés? Hésitez, mes frères, entre les habiletés et les purgatoires, c'est finalement hésiter à mettre la France et le monde au service des intérêts les plus bas ou au service des valeurs les plus hautes, et finalement j'ose dire au service de l'argent ou au service de Dieu, car il n'est pas possible de servir deux maîtres.

Nous n'avons mes frères, le droit d'être déçus que si d'abord nous commençons par nous décevoir nous-mêmes.

Voulez-vous mes amis, que ce matin, ensemble, devant Dieu et en présence de nos chefs, de ceux qui hier, nous ont entraînés dans leur propre élan, nous prenions l'engagement, et l'engagement solennel, de refuser, une fois encore, l'humiliation, l'esclavage, non plus celui d'un adversaire étranger mais celui de nous-mêmes, dont il est peut-être encore plus difficile de s'affranchir, celui de l'égoïsme, de l'argent et des passions de nos étages. Pour tout dire, l'esclavage du péché.

Nous souvenant de ce que nous fûmes un jour et de ce qui nous animait alors que nous pénétrions dans cette cité, nous soutenant de cette force profonde qui nous faisait agir et nous rendait capable de tous les risques, forts aussi de la présence mystérieuse de ceux de nos camarades dont Dieu a accepté le sacrifice total, nous nous engageons à accueillir en nous cette sollicitation divine, à ne pas étouffer la voix du Seigneur, qui

comme aux grands jours de 1944 retentit au plus profond de nous, mais n'y répondra comme naguère, généreusement, à répondre, oui, à Dieu qui nous appelle, et aux hommes, nos frères qui nous appellent. Mieux encore, à répondre.

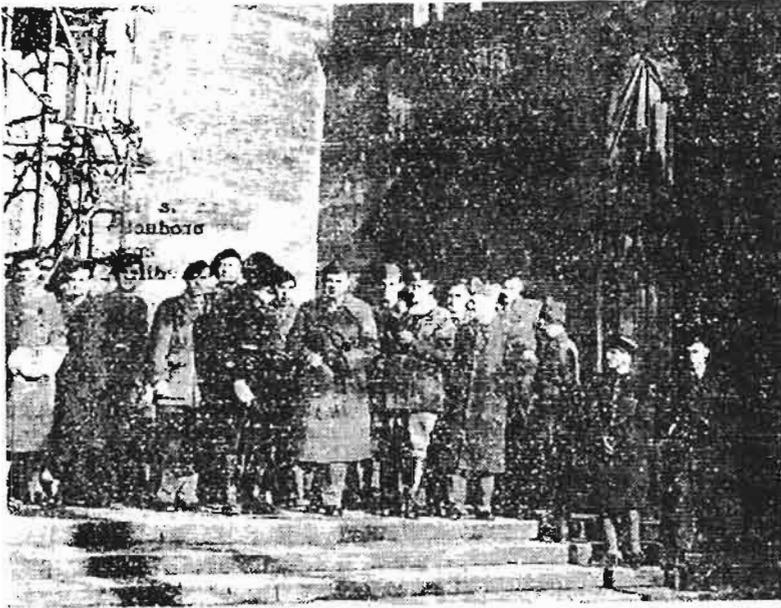


Le capitaine Dolitus

ter cette part divine de nous-mêmes, à vivre en croissance permanente, cette croissance des saints qui force, si l'on peut dire, le règne de Dieu dans le monde pour être le prélude du royaume des cieux.

Alors, oui alors, je vous le promets, vous n'éprouverez plus le découragement parce que votre regard plongera bien au-delà des espaces limités vers les réalités éternelles. Et la terre des hommes, mais au lieu d'en être l'esclave, vous la porterez vers son véritable destin.

« Faites paraître, Seigneur, votre puissance et venez. » Venez, nous: vous en supplions, établir votre règne en cette ville fidèle, venez pénétrer et envahir de votre présence les cœurs de ceux qui, voilà cinq ans, vous ont attendus et vous ont trouvés, ou seulement soupçonnés et à qui vous avez parlé au travers d'une liberté d'une grandeur que vous avez déposée en eux, peut-être à leur insu, au travers d'un amour dont vous êtes si manifestement la source et le principe — « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie. » Venez Seigneur, venez et comblez de votre plénitude ceux dont la soif est inaltérable parce qu'un jour ils ont senti votre souffle passer dans leur tourbillon même de l'aventure, en laquelle ils étaient entraînés. Venez, Seigneur, en ce premier dimanche de l'Avent nous mettre en situation d'attente et d'espérance, afin qu'en ceux qui sont citoyens de Dannemarie et en ceux qui forment les combattants de la Brigade Alsace-Lorraine et de la 5e D.B. et en combien d'autres, vous réalisiez sans cesse, vous réalisiez un inextinguible Noël et qu'ainsi par eux, et à dire par vous, Seigneur, les cœurs et toutes ces valeurs qu'ils ont présentes et qui ne vous sont point étrangères, soient en mesure de réanimer le monde et de le rétablir dans la ligne de son destin, qui est d'accomplir votre volonté.



La première messe de la 1^{ère} brigade au cimetière de Simsbury en l'honneur des combattants. Sur le parvis de la cathédrale les officiers de la Brigade entourent le colonel Berger, André Malraux, typiquement reconnaissable avec sa canadienne et son beret basque.

Père éternel, agréez à présent cette hostie, qui sera votre fils, et qui est aussi, avec lui, l'offrande de notre vie, de notre volonté de croissance, en union avec ceux des nôtres qui nous ont précédés par la mort, afin que, comme le Christ, et avec lui, et en lui, nous soyons dans le monde, les témoins fidèles et efficaces de votre grandeur. Cette grandeur même, Seigneur, dont vous nous avez donné le goût dans l'aventure noble et douloureuse qui s'est achevée sur la grâce d'une double rencontre, pour laquelle, habitants de cette cité et soldats libérateurs, ensemble nous vous remercions.

L'orgue résonne sous la voûte dorée et il n'est point impossible en vérité que les âmes des morts soient là, présentes. On le sent, incommensurablement, au plus profond des niches de chapelles et dans le chœur, tout près de l'autel.

Cérémonies au cimetière et prise d'armes

Des gerbes-offertes par l'adjoint au maire M. J. Schumacher, au nom de la commune de Dannemarie est fait l'interprète en prononçant une belle allocution, par le capitaine Paul Meyer, président de la section du Haut-Rhin de la 2^e Brigade Alsace-Lorraine, par un officier du corps des sapeurs-pompiers et par M. le sous-préfet, sont ensuite déposées au cimetière.

Après la messe, le cortège se reforme en direction de la Place où a lieu la remise de décorations :

A titre militaire : croix de guerre : lieutenant Schumacher, cité pour sa conduite devant Dannemarie.

Médaille de la résistance : Sous-Lieutenant Riedinger, professeur au collège de Strasbourg.

A titre civil : palmes académiques : Sœur Evina, supérieure des sœurs du corps enseignant de Dannemarie.

Mérite agricole : M. Marcel Messerlin, maire ; M. Kaufmann.

Un défilé de la troupe et des ardeurs clôt la manifestation.

Mais soudain des remous, les groupes sur la place, se disloquent et s'éteignent, une silhouette familière se distingue dans la foule. C'est le Colonel Berger, André Malraux. Il vient d'arriver de Paris et chacun

s'empresse autour de lui. Le chef est là !

Bref passage à la mairie pour un vin d'honneur et tous les anciens avec leurs invités gagnent le restaurant où un banquet est servi.

Ambiance de popote

C'est l'abbé Pierre Bockel qui entre autre a conté avec tant de chaleur ces repas à la popote de la Brigade. Il est certain que tous ceux qui y assistaient alors, ont retrouvé la même atmosphère de salle à manger, d'amply et de foyer pour artistes, que donnait le maître André Malraux. Comme toujours il est éblouissant, répondant à toutes les questions, les développant en sujet de dissertation.

Le repas est excellent, le vin est bon, les langues se délient. Ah ! l'heureux temps, retrouvé pour un instant...

Au dessert le capitaine Paul Meyer se lève pour dire dans des termes français, qui lui sont habituels, toute sa joie et toute la joie de ses compagnons regroupés pour une journée dans l'ambiance amicale de la « Brigade ». Il remercie aussi vivement les organisateurs dont le Docteur Offenstein et l'Instituteur Bitschéné et tous les autres qui se sont dévoués humblement.

C'est ensuite autour du général Jacquot et du général Schoeller de prendre la parole. Ce dernier, en quelques mots, dépouillés de toute arifice littérale, raconte comment il vint à apprécier les hommes de la Brigade et leur chef.

« Nous venions de prendre Hélicourt. J'ai vu ce jour là, un homme qui m'a dit : Je viens de vous et derrière moi il y a une brigade, la brigade Alsace-Lorraine. C'était Malraux.

J'acceptais de bon cœur le service de ses fantassins puisque les chars s'embourbaient.

Deux jours après toutes nos communications étaient rétablies.



Le Janum d'une section du commando « Vieil-Armand ».

J'avais comme tous les français, une profonde admiration pour l'écrit, mais depuis ce jour là, je dis : chapeau bas.

Et le général Schessler termine en déclarant : Il faut que nous nous engageons à tourner le dos aux timides, aux indifférents. Il faut que vous soyez avec ceux qui ont la foi pour le redressement de la France.

Et André Malraux se lève au milieu d'un tonnerre d'acclamations. Les deux mains posées à plat sur la table, courbé en avant, de sa voix profonde, presque rauque, il parle Commandant Guéry, mort pas loin d'ici ;

Capitaine Figuères, mort le premier ici.

Mystérieuse émotion ? qui sait ! les premières phrases font courir un long frisson dans l'assistance. C'est à peine si on entend les respirations dans la salle basse aux lambris ternes.

Commandant Guéry ; Capitaine Figuères. Il n'en fallait pas plus, pour d'un seul coup se reporter 5 ans en arrière, au même endroit ; il n'en fallait pas plus pour sentir courir dans ses veines, un sang généreux, le même, certainement, qu'ont répandu les morts de novembre 1944 ; il n'en fallait pas plus pour revoir les Camarades d'hier, ceux-là même, qui ce matin, pénétraient dans l'église avec les rayons de soleil et les pensées pieuses.

« Et vous tous les morts, et vous mes compagnons, c'est à vous que je voudrais parler avant.

Danemark a été libéré comme le rappelait le général Schessler. Il y a eu beaucoup de batailles, il y a eu beaucoup de guerres, mais il y a eu, cette fois quelque chose d'autre, puisque chez vous, avant des soldats, avant des combattants, il y avait des Témoins.

Dans un monde où il n'y avait plus de France, où seul restait une dérision de notre pays, il existait un tout petit nombre d'hommes, rampant dans les arbres nains de Corrèze et qui permettaient à ces vieilles mains illustres de tâtonner dans l'ombre.

« J'ai vu des SS en remontant les

colonnes de prisonniers, ces mêmes prisonniers que nous étions avant, et je leur disais en pensant à leur honneur qui s'appelle fidélité :

Et bien, il y a eu en France un petit nombre d'hommes dont la fidélité s'appelle Honneur. »

C'est le Colonel Berger, qui s'adresse véritablement aux cœurs et aux âmes et quand il parle de :

« la valeur des morts qui gouvernent le monde dans sa grande coulée historique et quand il donne à chacun le souvenir exact :

« des chars qui juraient avec les mines et des types qui se réchauffaient dans les étables, entre les pattes des vaches, avant de partir à l'attaque, où de passer leur première nuit de mort.

Qui ne pourrait sentir battre son cœur et comprendre en toute sincérité qu'ils ont été l'honneur séculaire de la France ».

Les hommes debout entonnent les couplets du chant de maquis :

« En avant jeunes de France !
Groupons nous, oui groupons nous ».

Et voilà, sur le clocher, les feux d'artifices s'allument ; et les rires et les acclamations se mêlent aux tambours et aux musiques.

Remember

Il fait nuit ! Dans la salle du restaurant en face de la gare, les couples serrés, dansent. La tombola s'annonce à grands cris. C'est la fête !

Pendant qu'au dessus des tombes et des simples pierres, la croix éblouissante de la Liberté et du sacrifice, la croix de la Rédemption, veille à côté du drapeau dans l'ombre « complice », dans la même nuit qui voici 5 ans se chargeait de mort et aussi d'espérance.

Une bouffée de vent apporte les odeurs de la terre, de cette terre bénie, alors que, dans le ciel de Danemark, s'inscrit, comme une guirlande, les noms d'amour et de chants vainqueurs, des villages d'ALSACE.

D. BERSOU.



Le commandant André

Paru dans l'Hebdomadaire EST-MATIN
n° 219 du 4.12.49 relatant au 1^{er}, 2^e et
3^e pages le 5^e et dernier anniversaire de
la libération de Danemark par les Chars
de la 5^e D.B. Schpesset accompagnés des
chasseurs de la Brigade
Alsace - Lorraine -